

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE LITTÉRATURE COMPARÉE

ACTES
DU
TROISIÈME
CONGRÈS NATIONAL

DIJON, 1^{er}-3 JUIN 1959

Les écrivains et les artistes de Bourgogne
au XVIII^e siècle et leurs relations étrangères.

•

Les académies provinciales
et leurs relations étrangères au XVIII^e siècle.

•

La Suisse dans la littérature française
du XVIII^e siècle et du romantisme.

DIDIER

4-6, RUE DE LA SORBONNE, PARIS (5^e)

1960

a 146339

L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES
ET ARTS DE BESANÇON
ET SES RELATIONS EXTÉRIEURES
AU XVIII^e SIÈCLE

Fondée pour rédiger l'histoire de la province et travailler au progrès des sciences, l'Académie s'est consacrée à sa tâche avec une ferveur exclusive. Dans les discussions de ses séances, les communications de ses membres, les sujets de ses concours, elle ne s'est guère intéressée aux lettres étrangères ni même à la vie des nations voisines. C'est par accident qu'elle a été entraînée à regarder au delà des frontières : de là une diversité qui ne se laisse pas réduire, si l'on tente d'étudier à son propos ce que l'on a appelé le « cosmopolitisme » du XVIII^e siècle ; de là des lacunes et des silences.

Nos Académiciens ne sont pas des voyageurs et, aujourd'hui, certaines relations font sourire. Quand Droz dut se rendre à Saint-Claude, ce fut un événement : cette « excursion » prend l'allure d'une « expédition ». Seul, ou presque seul, Dom Berthod partit pour les Pays-Bas, afin d'y collationner des chartes : il consigna dans de longues notes ses aventures.

A vrai dire, le premier contact avec l'étranger fut pour livrer une bataille et la perdre : deux ans avant la naissance de notre Compagnie, l'Académie de Dijon avait mis au concours la question de savoir « si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Un jeune homme, l'abbé Talbert, envoie un mémoire. Il est vaincu par un jeune Genevois qui devait se faire un nom dans les lettres. Marri de son échec, se prévalant de son titre tout neuf d'académicien, et de sa dignité de chanoine de l'Église métropolitaine, il concourt de nouveau en 1754 pour exposer « quelle est la source de l'inégalité des conditions parmi les hommes : si elle est autorisée par la loi

naturelle ». Cette fois, il est vainqueur. Le vaincu est l'ancien vainqueur de 1750. Talbert ne se vante pas de cette victoire : son texte est d'une grande indigence de pensée et il ne dut sans doute son succès qu'à la hardiesse hétérodoxe de son concurrent. Il tenta sa chance une troisième fois. Son manuscrit parvenu trop tard fut éliminé ; Talbert le prit fort mal et osa demander aux Bourguignons dans une lettre désinvolte s'il s'agissait d'un concours littéraire ou d'une course de vitesse.

Tels furent les premiers contacts d'un Académicien comtois avec un étranger, le « citoyen » de Genève, Jean-Jacques Rousseau.

Chronologiquement, c'est par la médecine que notre Académie manifeste ensuite son intérêt pour ce qui se passe à l'étranger.

En 1754, on est encore en pleine bataille à propos de l'inoculation¹. Le 28 mars, le Dr. Athalin lit une communication sur le procédé et il invoque l'autorité du médecin anglais Sydenham ; le 9 décembre, il reprend la parole pour exposer les résultats obtenus par les Neuchatelois, les Lausannais, les Genevois, parmi lesquels se distinguent les Docteurs Tissot, Guyot, Butini et Tronchin, le médecin de Voltaire. L'Académie prend parti en faveur des inoculateurs, défend même un jeune médecin anglais, Acton, établi à Besançon et partisan de cette pratique : elle considère qu'il n'est pas contraire à « l'esprit patriotique » d'adopter une découverte étrangère.

Elle s'intéresse aussi à cette forme de dégénérescence qui se caractérise par le volume anormal de l'ossature, une tête asymétrique, la proéminence des maxillaires et certains autres symptômes : je veux dire le crétinisme. Il y avait en Comté un certain nombre de crétins, surtout dans la région des montagnes ; il y en avait beaucoup en Suisse et l'*Encyclopédie* leur avait fait un sort particulier :

On donne le nom de crétins à une espèce d'hommes qui naissent dans le Valais en assez grande quantité et surtout à Sion, leur capitale. Ils sont sourds, muets, imbeciles, presque insensibles aux coups et portent des goîtres pendant jusqu'à la ceinture, assez bonnes gens d'ailleurs. Ils sont incapables d'idées et n'ont qu'une sorte d'attraits assez violents pour leurs besoins. Ils s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, et leur imbecillité les empêche d'y voir aucun crime. La simplicité des peuples du Valais leur fait regarder les crétins comme des anges tutélaires des familles et ceux qui n'en ont pas se croient assez mal avec le Ciel.

1. Cf. G. GAZIER, *Le chirurgien anglais Ed. Acton et l'inoculation à Besançon au XVIII^e siècle*, MSED, 1912, pp. 26-48 ; R. BIDAULT, « La variolisation en Franche-Comté », *Bull. Fédération*, 1951, pp. 58 sq. ; J. COUSIN, *L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, Besançon, Ledoux, 1954, pp. 46 sq.

L'article poursuit en signalant que l'Académie de Lyon a étudié la question et qu'un de ses membres a fait plusieurs rapports sur cette maladie. Mais l'Académie comtoise était, elle aussi, entrée en relations avec les médecins valaisans pour s'informer de la thérapeutique et l'appliquer éventuellement en Comté.

L'Académie accueille avec intérêt le 27 novembre 1759 la lecture d'un message du Dr Piraux, de Bassorah, qui traite des maladies dont souffrent les peuples de cette région d'Asie. Mais avec le commentaire d'un mémoire de Needham parvenu le 15 mars 1775 et consacré aux maladies contagieuses du bétail se ferme le cercle des soucis médicaux académiques en relation avec l'étranger.

Les sciences chimiques, physiques, naturelles paraissent avoir pour nos Comtois un attrait plus vif. Mais de la science étrangère n'apparaissent à travers leurs mémoires ou leurs propos que des allusions livresques à Stahl, à Boerhave, à Glauber, à Pretsch, lorsqu'il s'agit de physique ou de chimie. En biologie, on trouve mention au registre des procès-verbaux le 8 janvier 1772 d'ouvrages du biologiste suisse Von Haller — sans le moindre commentaire —. En géologie, en revanche, à partir du 10 janvier 1758, le pasteur bernois Élie Bertrand¹ multiplie les avances et les envois de mémoires, dont il est l'auteur, sur les tremblements de terre, les montagnes, la structure de la terre. L'Académie lui fait d'honnêtes réponses, mais ne semble pas vouloir comprendre que ces messages sont peut-être intéressés : quand il abat ses cartes et pose sa candidature, ce qui ne se fait jamais, il est écarté. Un autre Bernois, Koch, « bibliothécaire de la ville »², un troisième, Schmid, et, en décembre 1759, la Société économique de Berne (le pasteur Bertrand est derrière la façade) engagent de nouveau la conversation et font hommage de publications sur le sel, le salpêtre, l'économie rurale. L'Académie remercie.

1. Élie Bertrand, (1713-1797), pasteur à Ballaigues en 1740 et de 1744 à 1765 à l'Église française de Berne. Membre des Académies de Berlin, Göttingen, Leipzig, Bâle, Stockholm, Munich, Lyon et Florence. En 1765, Stanislas Poniatowski, roi de Pologne, le nomme conseiller aulique et l'invite à sa cour. Agrégé à la noblesse polonaise en 1768, il revient habiter Yverdon, où il reste jusqu'à sa mort.

2. Ce personnage est assez difficile à identifier : peut-être s'agit-il de Johann-Heinrich qui a été aussi pharmacien et a publié sous les auspices de la Société économique. — SCHMID Friedrich Samuel (1737-1796) archéologue, bibliothécaire et directeur du Cabinet d'art du margrave de Bade, vivait à Carlsruhe depuis 1764. — La Société économique de Berne avait été fondée en 1759 sur l'initiative de Johann Rudolf Tschiffeli; elle avait pour but le relèvement de l'agriculture et du commerce; elle a publié de 1760 à 1773, de 1779 à 1796, de 1796 à 1798 les *Abhandlungen der ökonomischen Gesellschaft zu Bern*, puis de 1817 à 1894 les *Bernische Blätter für Landwirtschaft*, et depuis, le *Schweizer Bauer*.

Elle se montre plus chaleureuse, quand M. de Lenzbourg, abbé d'Hauterive dans l'Oberland, lui adresse des chartes comtoises retrouvées par lui : aussi bien s'agit-il d'histoire et nos bénédictins comme notre Droz peuvent contenter leur faim. Elle correspond, dans le même esprit, avec le P. Panel, bibliothécaire du Roi d'Espagne, et avec le P. Paciaudi, bibliothécaire du duc de Parme, en quête de documents¹.

Va-t-elle, avec l'admission parmi ses membres en 1778 de Nicolas Clerc, issu de Baume-les-Dames, médecin du roi, puis inspecteur de l'hôpital Saint-Paul à Moscou et membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, ouvrir ses oreilles, ses yeux et ses fenêtres au souffle des steppes ? Le 24 août 1778, Clerc parle de l'esprit des institutions nationales de la Russie. « Institutions », c'est pour nos magistrats ; « esprit des institutions », c'est pour nos philosophes qui commencent à parler haut à l'Académie et s'intéressent aux despotes éclairés. Mais au vrai la Russie n'éveille aucune curiosité supplémentaire et, quand notre médecin a terminé ses lectures, l'Académie, sous la houlette de Droz, retourne à ses cartulaires².

La littérature étrangère ? L'on ne trouve plus aujourd'hui qu'une seule trace — y en eut-il d'autres ? — de l'intérêt que les Comtois de l'Académie portaient à la littérature étrangère. A une date qu'il est malaisé de préciser, en tout cas après 1772 et avant 1789, l'Académie reçut d'Orléans une adaptation en vers de la célèbre élégie de Thomas Gray, *Elegy Written in a Country Church-yard*, qui devait avoir la fortune que l'on sait.

1. Le P. Alexandre Xavier Panel, ex-jésuite, né à Nozeroy en 1699, mort à Madrid en 1777, était précepteur des Enfants et conservateur du Cabinet des monnaies du roi d'Espagne. On connaît de lui plusieurs dissertations : l'une *De cistophoris*, Lyon, Deville, 1734, 119 p. avec figures, l'autre sur une monnaie trouvée à Tarragone représentant Tibère, Julia Augusta et Drusus César, Tiguri (= Zurich), Fuesslin, 1748, 184 p., une autre sur des monnaies du temps de Trebonianus Gallus, *ibid.*, 1748, 118 p. Il a rédigé aussi une dissertation française sur une « médaille » d'Alexandre-le-Grand du cabinet des médailles de l'hôtel de ville de Lyon, Lyon, Delarochette, 1734, 52 p. et une étude sur le médailler Le Bret, Londres 1737, 24 p. — Le P. Paolo Maria Paciaudi, théatin, né et mort à Turin (1710-1765), a publié plusieurs plaquettes de numismatique, et un opuscule sur Longus et les érotiques. Le plus intéressant ensemble est sa *Correspondance avec Caylus* pendant les années 1757-1765, publiée par Ch. Nisard : Paris, Didot, 1877, 2 vol.

2. Nicolas-Gabriel Clerc a publié les ouvrages suivants : *Examen impartial de la critique sans nom d'auteur des cartes de la mer Baltique et du golfe de Finlande présentées à M. le Maréchal de Castries*, Paris, De Clousier, 1786, 75 p. — *Histoire physique, morale et politique de la Russie ancienne*, Paris, Froullé 1783-1784, 3 vol. — *Yu le Grand et Confucius, histoire chinoise*, Soissons, Courtois, 1769. — *Les plans et les statuts des différents établissements ordonnés par Sa Majesté impériale Catherine II pour l'éducation de la jeunesse*, Amsterdam, 1775, 2 vol. (trad. en russe par Ivan Ivanovitch BERSKIÏ). — *Système complet d'éducation pratique exécutée dans les différents établissements ordonnés par Catherine II*, Neuchâtel, 1777, 2 vol.

L'imitateur, un certain Crignon, prend beaucoup de libertés avec le texte. La première strophe est ainsi rendue :

De l'airain qui frémit, j'entends les sons funèbres ;
Ils m'annoncent déjà le retour des ténèbres.
Je vois avec plaisir les taureaux mugissants
Venir du pâturage à pas tardifs et lents...

Nous sommes loin des vers anglais qui contiennent déjà en puissance le romantisme. L'Académie s'est bornée à enregistrer l'envoi. Là n'était pas son « gibier ».

Faut-il s'en étonner, quand on la voit en décembre 1777 laisser échapper l'offre que lui fait la « Société patriotique de Hesse » ? Cette société a un bureau à Paris : elle propose de servir d'intermédiaire pour les échanges avec les autres sociétés savantes, françaises et surtout étrangères. Nos Comtois répondent qu'ils sont fort occupés, qu'ils n'ont pas d'argent et que leurs travaux les orientent ailleurs. Avait-on au moins tenté d'ouvrir les portes à des correspondants étrangers, en un siècle où l'Europe cultivée parle français ? Le 14 février 1757, l'Académie avait été autorisée à élire 12 associés, dont 6 en France ou à l'étranger. Un choix habilement fait écarte jusqu'en 1789 les hommes de science et élit les hommes en place.

Bilan modeste. Bilan un peu triste. Il peut être utile d'être un « spécialiste » : il peut être sage de ne pas regarder le monde à travers le seul carreau de sa lucarne.

L'Académie avait-elle au moins dans sa bibliothèque des ouvrages étrangers ? Non certes : sur ses rayons, dans ses armoires, l'on ne trouve que 179 volumes, qui traitent de droit, de religion, d'histoire, d'économie, de science appliquée. La bibliothèque de l'abbaye Saint-Vincent, de ces Bénédictins de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe qui travaillent et travailleront à l'Académie, leur offre-t-elle de plus grandes ressources ? En nombre de volumes certes, mais non en variété. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir se constituer à la Bibliothèque municipale, formée à la fin de la Révolution, un fonds d'ouvrages étrangers, en leur langue originale ou dans des traductions, dont la diversité surprend et qui mériterait une étude.

Les Salons ? On en connaît quelques-uns. Leur vie littéraire se concentre autour des Intendants, des Gouverneurs, de certains membres du Parlement, dont tel ou tel lit des vers ou discute d'économie. Il ne semble pas d'après les rares fragments et les allusions qui nous restent que la littérature étrangère ait fait la matière de ces propos ou de ces lectures.

Si le XVIII^e siècle bisontin a été cosmopolite, c'est grâce aux libraires : grâce surtout à des Comtois qui n'entrèrent pas à l'Académie. L'abbé Coyer¹, originaire de Baume, conte l'histoire de Jean Sobieski et fait la relation de ses propres voyages ; Joseph Descourvières, missionnaire en Chine, imprime le recueil de ses lettres datées de Macao et fait le récit de la persécution des chrétiens au pays de Confucius ; le P. Attiret, Dolois mort à Pékin en 1768, fait connaître par des estampes la vie chinoise et décrit ces jardins d'Extrême-Orient qui tendent à remplacer dans le goût du jour ceux de Lenôtre. Nicolas Clerc, que nous avons entendu disserter sur la Russie, publie une histoire de Confucius ; l'abbé Claude Marie Guyon², édite une *Histoire des Indes orientales* ; l'abbé Jacques³, Vésulien, l'*Entretien d'un lettré chinois sur la vraie idée de Dieu* ; le P. Julien de Rignosot, capucin missionnaire aux Indes, mort à Constantinople, décrit dans une *Lettre* son voyage de Marseille en Turquie⁴ ; le P. Parrenin, du Russey, mort en mission à Pékin, laisse une publication posthume, des *Lettres sur la Chine*⁵.

Voyages personnels, dont on donne des aperçus, mais aussi voyages de voyageurs, dont on publie des traductions. Nicolas Demeunier⁶, de Nozeroy, seul ou avec la collaboration de J.-B. Suard, traduit les relations de tourisme ou d'exploration, en Sicile, à Malte, au Bengale, au Pôle, sans omettre la tra-

1. Gabriel Fr. COYER (Baume 1707, Paris, 1782) a composé, dans cet ordre d'idées : *Chinki, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays* (1768) ; *Commentaire sur le code criminel d'Angleterre* (traduit de l'anglais de W. Blackstone, s. d. ; *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*, Varsovie (Paris), 1761, 3 vol. ; *Lettre au docteur Mali sur les géants patagons*, Bruxelles (Paris), 1767 ; *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, Paris, Vve Duchesne, 1779 ; *Voyage d'Italie et de Hollande*, Paris, 1775, 2 vol. in-12 et 1778, 2 vol. in-8° ; *Voyage en Italie pendant les années 1763 et 1764* par M. L. C. de diverses Académies, Paris et Bruxelles, 1789, 2 vol. in-12. — Il a traduit aussi cinq discours de Wilkes « prononcés à la Chambre des Communes à l'occasion de la guerre présente de l'Angleterre avec ses colonies ». Sur l'abbé Coyer, cf. M. DESLANDES, « Un humoriste oublié : l'abbé Coyer (1707-1782) », *Mém. Acad. Besançon*, 1931, pp. 203-222 ; G. MALIBRAN, *Un ami de la philosophie : l'abbé Coyer (1707-1782)*, thèse de lettres, Paris, 1952 (dactylographiée).

2. Claude Marie GUYON (Lons, 1699, Paris, 1771), oratorien, collaborateur de l'abbé Desfontaines, fait de la polémique avec Voltaire et écrit, outre des ouvrages d'histoire ancienne, l'*Histoire des Indes orientales anciennes et modernes*, Paris, Vve Pierres, 1744, 3 vol. in-8° avec 2 cartes, ouvrage traduit en allemand par J. C. RUDOLPH, 1749, 3 vol. publiés à Copenhague (2^e édition en 1771).

3. Charles Jean-Baptiste JACQUES (Vesoul, 1688, Canton, 1728), jésuite, publie l'*Entretien d'un lettré chinois et d'un docteur européen sur la vraie idée de Dieu*. (Lettres édifiantes 25, pp. 111-148), 2^e édition, 1781.

4. Le P. JULIEN de Rignosot, capucin, *Lettre contenant une description du voyage qu'il a fait depuis Marseille jusqu'à Constantinople* (datée du 6 nov. 1749), Belfort, Lecomte, 1756, in-12.

5. Cf. sa biographie dans Quérard.

6. J. N. DEMEUNIER, *Essai sur les Etats-Unis*, Paris, Laporte, 1786, 89 p. Il a publié en outre de nombreuses traductions de Bolts, Brisdone, Cook, Coxé, Forrest, Vancouver, Williams.

duction des voyages de Cook. Claude François Bergier¹, frère de Nicolas, l'auteur du *Dictionnaire théologique*, traduit de l'anglais les *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs* de Porter et l'*Essai sur l'histoire de la société civile* d'Adam Ferguson ; Jean-Louis Blavet², fils de notre flûtiste Michel Blavet, fait passer en français les *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne et de l'Islande, depuis la dissolution du dernier Parlement sous Charles II, Jacques II et Guillaume III* qu'a rédigés J. Dalrymple ; Nicolas Clerc traduit du russe le *Plan d'éducation de Catherine II* ; Claude Grandvoinet de Verrière³ rédige en italien des *Mémoires* et en procure la version française ; J.-B. Suard⁴, qui est l'ami de Wilkes et correspond avec le margrave de Bayreuth, donne chez son beau-frère Panckoucke une *Histoire de l'Amérique* traduite de Robertson et un *Exposé succinct de la contestation* qui s'est élevée entre Hume et Rousseau traduit de l'anglais ; M^{me} Suard elle-même « imite » de l'anglais les *Lettres d'un jeune lord à une religieuse italienne* ; Jault⁵, d'Orgelet, professeur de syriaque au Collège royal à Paris, l'un des secrétaires des Encyclopédistes, rend accessible aux historiens une *Histoire anglaise des Sarrasins* et aux médecins comtois le *Traité de Médecine pratique* de Sydenham ; l'abbé Laurent⁶ enfin tourne en français l'histoire en italien de Sagredo consacrée à l'empire ottoman.

Ce besoin de dépaysement, ces regards portés au delà des monts et des mers ont parfois de plus modestes visées : Masson de Pezay publie à Amsterdam (et Paris) les *Soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises*⁷. Mais ce n'est pas seulement sur le chemin de la foi ou sur les ailes de l'imagination que s'aven-

1. BERGIER a publié aussi une traduction de l'ouvrage d'Alex. Dow : *Dissertation sur les mœurs, les usages, la langue, la religion et la philosophie des Hindous* (Paris, 1769) et de celui de Daniel WEBB, *Recherches sur les beautés de la pesanteur* (Paris, 1765).

2. Il publie également une traduction de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam SMITH (Paris, 1774-1775), 1 vol. en 2 tomes, des *Contes* de John HAWKESWORTH (Londres et Paris, 1774), et à Yverdon en 1781 des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

3. *Mémoires et aventures [sic] de Monsieur de ****, traduits de l'italien par lui-même (Paris, Prault, 1735-1736, 2 vol. en 4 tomes).

4. Nous n'avons pas ici à donner la bibliographie intégrale de J.-B. Suard : on trouvera dans notre *Histoire de l'Académie...* de nombreuses références à ses relations avec la Comté.

5. A. F. JAULT, outre l'*Histoire des Sarrasins*, Paris, 1748, 2 vol. de Simon OCKLEY et les ouvrages de SYDENHAM, traduit les *Recherches sur l'état présent de la chirurgie* de S. SNEAP, Paris, 1751, et le *Traité de l'asthme* de John FLOYER, Paris, 1761, 1 vol.

6. M. LAURENT, *Histoire de l'empire ottoman traduite de l'italien de Sagredo*, Paris, Barois, 1724, 7 vol. Paris, Nyon, 1730, 7 vol. et Amsterdam, Humbert, 1732, 7 vol. in-12.

7. Alexandre Frédéric Jacques MASSON DE PEZAY, *Les soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises*, Paris, Amsterdam, Delalain, 1771, 420 p.

turent nos compatriotes. Un authentique savant, l'abbé Outhier¹, qui fut curé de nos montagnes et termina sa vie comme membre correspondant de l'Institut, accompagna Maupertuis au cercle polaire pour la mesure du méridien terrestre et il rapporta de l'orge de Laponie, dont le marquis de Montrichard présenta un jour un échantillon à l'Académie.

Parfois, nos écrivains, à l'exemple de Montesquieu qui confiait à des Persans le soin de critiquer la civilisation occidentale, se laissent aller à leur verve réformatrice : tantôt, ce goût du nouveau se borne à revêtir l'aspect d'une traduction sérieuse propre à faire réfléchir le lecteur ; ainsi l'abbé Coyer traduit de W. Blackstone son *Commentaire sur le droit criminel d'Angleterre* et le P. Demeunier adapte une *Histoire des Etats-Unis* en 1786 ; tantôt l'on invente de toutes pièces : l'abbé Coyer écrit *Chinki* ; Du Vernois² compose des *Lettres critiques sur les Lettres péruviennes et sur le livre des mœurs* ; Lezay-Marnesia rédige des *Lettres de Sherlock* datées de Londres, mais, en fait, de Paris.

Comme Chamfort édite ici sa comédie *La Jeune indienne* confiée aux presses de Fantet en 1764 et Marmontel imprime à Besançon son *Huron* en 1768, voici nos tragiques et nos comiques qui donnent dans l'exotisme : Fenouillot de Falbaire raille les Jésuites dans les cinq actes de sa pièce, *Les Jammabos ou les Moines japonais*, tragédie dédiée aux mânes de Henri IV et suivie de remarques historiques ; un « soldat du régiment d'Infanterie-Valois » publie chez Charmet en 1777 *Zelmire et Osmin*, comédie lyrique en 3 actes et en prose ; Jean-François Mussot-Arnould fait jouer en 1779 une comédie inspirée par Daniel de Foe et intitulée simplement *Robinson Crusocé*, suivie la même année par *l'Arbre de Cracovie*, en 1786 par *l'Héroïne américaine*, en 1788 par *le Baron de Trenk ou l'Officier prussien*. D'autres enfin prennent appui sur de grandes œuvres pour nourrir leur inspiration : Du Vernois, qui meurt à Liesle en 1782, tire des *Lusiades* de Camoens l'idée d'une *Lettre de Castro* (!) à *Don Pèdre* et un auteur prudent qui signe M.D.S.G.,

1. Réginald OUTHIER, né à La Marre (1698), mort à Bayeux (1774), correspondant de l'Académie des sciences de Paris, membre des Académies de Besançon et de Caen, a publié notamment *Journal d'un voyage fait au Nord en 1736 et 1737*, Paris, Piget, 1744, 240 p. (avec 18 cartes, plans et figures) et donné plusieurs contributions au *Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences : Observations astronomiques ; Sur une nouvelle quadrature par approximation*, loc. cit., t. II, 1755 ; *Carte des Pléiades*, ibid. ; *Observations météorologiques faites à Bayeux en 1756*, t. IV, 1763. Cf. L. RICHARD, « Un Franc-Comtois au cercle polaire arctique en 1736-1737 : l'abbé Outhier », *Mém. Acad. Besançon*, 1926, pp. 109-142.

2. Ambroise Renard DU VERNOIS, né en 1707, mort à Liesle en 1782.

où je crois découvrir Jean Joseph Alexis David de Saint-Georges, un San-Claudien mort à Arbois, compose des *Lettres de Charlotte pendant sa liaison avec Werther*¹ ; une autre enfin bouleverse le temps et s'inspirant apparemment de l'idée de la *Nouvelle Héloïse* et des *Héroïdes*, rédige des messages de Julie à Ovide².

Il faudrait plonger au plus épais des mémoires pour mettre dans leur jour la culture de nos Académiciens et de leur entourage : où ont-ils pris les informations qui éclairent à titre de preuves ou d'exemples leurs assertions d'ordre économique, historique ou scientifique ? Ils n'ont pas l'air d'ignorer les économistes anglais, les forestiers d'Outre-Manche, les chimistes allemands, les événements politiques du monde contemporain. Ils se passionnent vers la fin du siècle pour Pierre-le-Grand, dont ils entendent à l'une de leurs séances vanter en vers les lumières, ou la Semiramis du Nord, dont ils célèbrent l'intelligence. Newton, Locke, Hume, Bolingbroke, Beccaria, d'autres sont cités cursivement au cours de leurs écrits ou des mémoires qu'ils reçoivent, et les aventures de Pamela leur servent parfois à montrer comment est récompensée la vertu.

Il faudrait ajouter enfin à ces propos des recherches sur la formation linguistique de nos Comtois : où ont-ils appris les langues étrangères et comment ? quels ouvrages contient leur bibliothèque personnelle ? quelle a été la diffusion de leurs publications et d'où vient que nombre d'entre elles ont été à leur tour traduites dans des langues étrangères ?

On ne peut apporter à ces questions que des réponses partielles et mal assurées, dont il est imprudent de faire état dans un travail scientifique.

Autour de l'Académie, il serait sans aucun doute possible, en dépouillant les testaments, de faire un inventaire des ouvrages que possédaient les Comtois. Mais des sondages portant sur plusieurs centaines de ces actes sont assez décevants : j'ai pu

1. [J. J. A. DAVID DE SAINT-GEORGES], *Lettres de Charlotte pendant sa liaison avec Werther, traduites de l'anglais*, Londres et Paris, 1787, 2 parties en un vol. ; du même, *Histoires fabuleuses destinées à l'instruction des enfants... traduites de l'anglais* (de Mrs. Sara TRIMMER), Genève et Paris, 1789, 2 parties en un vol.

2. Charlotte Antoinette de Bressay, marquise de Lezay-Marnesia. — On pourrait citer encore Jean-Joseph DESCOURVIÈRES, missionnaire, né à Goux-les-Usiers, mort à Rome le 6 août 1804. Le recueil des *Lettres édifiantes* contient de lui une lettre datée de Macao, 23 déc. 1783, dont nous avons parlé, mais aussi des *Extraits de Journal*. — *L'Histoire de la persécution de Chine 1783-1786* du même recueil (II, 33-98) procède de ses notes. Oserons-nous ajouter Antoine François MOMORO, né à Besançon en 1756, mort sur l'échafaud le 24 mars 1794, imprimeur à Paris, affilié à la Société des Cordeliers, auteur de *L'Histoire curieuse et amusante d'un nouveau voyage à la lune fait par un aéroplane*, Paris, 1784 ?

relever chez les Parlementaires et les autres magistrats, notamment, de nombreux ouvrages de droit et de jurisprudence, des éditions d'auteurs latins et grecs, mais souvent la mention bibliographique est incomplète ou incorrecte : le clerc de notaire — ou le rédacteur du texte — ignorant l'anglais et l'allemand, a confondu à maintes reprises le titre et le nom de l'auteur et l'on peut lire des mentions de ce genre : *Œuvres de Werke* ou *Works*, 1 vol. ou 2 vol., qui n'apprennent évidemment rien.

Il n'en reste pas moins que la province de Franche-Comté au xviii^e siècle, traversée par les grands itinéraires qui joignent la France à la Suisse et à l'Italie ou les pays rhénans à l'Europe méridionale, peut faire bonne figure parmi les provinces « cosmopolites ». Le xvi^e siècle comtois, à la suite d'un moyen âge, pénétré par l'influence juridique de l'école de Bologne, irrigué par les trafics et les foires, avait déjà lancé sur les routes maints voyageurs, maints diplomates, dont nos archives conservent les souvenirs. Après la pause d'un xvii^e siècle ensanglanté par les guerres, le xviii^e siècle marquait un réveil qu'il était juste d'évoquer.

Jean COUSIN.
